

« Le choc des valeurs ? Un dialogue de sourds »

Pour Raphaël Enthoven, invoquer les valeurs chrétiennes, comme Nicolas Sarkozy, ou les Lumières comme Bart De Wever, pour riposter ou se protéger contre la montée de l'islam, ne mène à rien.

« On ne lutte pas contre l'idéologie par l'idéologie. »

ENTRETIEN

PARIS

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Le rendez-vous est donné à 8 heures dans un café proche d'Europe 1. Le philosophe Raphaël Enthoven vient de livrer « *La Morale de l'info* », sa chronique quotidienne de 7h25, des larmes d'Obama aux sacs plastique, de *Charlie Hebdo* aux abeilles. Ce quadragénaire s'est déjà illustré dans cet exercice de mise à disposition de la philosophie au plus grand nombre avec notamment « *Le gai savoir* » sur France-culture. Connu du grand public pour sa vie privée glamour (ex-compagnon de Justine Lévy, fille de BIEL et de Carla Bruni), il veut surtout rester concentré sur son métier. Un an après *Charlie Hebdo*, quel mot met-il sur les temps présents ? « *Je n'ai pas de mot. En fait je ne vois pas de différence, ou assez peu, entre notre époque et la précédente.* »

Ne sommes-nous pas « en guerre » ?
C'est un mot qu'on employait après le 11 septembre aussi. C'est une définition de la guerre qui elle-même est floue, il peut y avoir débat, même en France.

Sommes-nous « stupéfaits » ?
Stupéfaits par des tragédies, c'est certain, mais on n'a pas changé d'époque depuis les procès faits à Charlie Hebdo au moment de la publication des caricatures du prophète en 2007. Les débats sont les mêmes. Que des fous décident de passer à l'acte, et mettent en branle leur propre impiété en faisant valoir que Dieu a besoin d'un coup de main, que des gens qui se font cette pauvre idée du divin décident de tuer, ça ne date pas d'hier. S'il fallait trouver une singularité à l'époque où nous vivons, c'est peut-être le paradoxe d'une accélération du temps au profit d'un immobilisme renouvelé. L'information circule en un instant. Et pourtant, cette célérité accrue s'accommode d'une disparition complète de l'avenir. Elle se fait au profit du surplace. On va plus vite, mais on ne va nulle part. Ce qu'on appelle pompeusement « l'angoisse de l'avenir » ne vient pas du fait qu'on ne sait pas à quoi ressemble l'avenir mais du sentiment (peut-être inavouable) que l'avenir n'existe pas. Ce qui tient lieu d'avenir, c'est la répétition d'événements que leur ingestion par les réseaux sociaux rend commensurables.

Les poussées religieuses et identitaires bouleversent pourtant nos sociétés ?
Avez-vous tant que ça le sentiment que

la religion et son dévoiement fanatique ont attendu le XXI^e siècle pour intervenir dans le monde ? Là encore, je ne vois guère de changement. Les débats sur la place du religieux, sur la laïcité, ou sur la question de savoir si l'on est plus ou moins libre dans un monde où l'on peut dire « mort aux Juifs » ou « mort aux Arabes » dans la rue, ont des siècles... Ces questions aujourd'hui sont revisitées, réactivées, mises en œuvre avec des moyens nouveaux, mais les problèmes

sont rigoureusement les mêmes. Quelle étrange myopie collective et narcissique nous vaut-elle de croire que l'époque en elle-même est singulière et intéressante ? Notre époque est aussi intéressante que la précédente dont elle ne se distingue que par ses contours, son décor, mais non par le questionnement qui l'anime. Quand on tend l'oreille, la petite musique de l'époque est moins originale qu'elle ne le pense elle-même. Quelles sont les pathologies du phénomène démocratique ? L'abus de libertés qui devient liberticide quand, au nom de la liberté, il donne le crachoir aux censeurs. La réduction des débats à une juxtaposition d'opinions antagonistes. Etc. Rien de nouveau sous le soleil. Et si la seule façon de faire du neuf était de fouiller dans sa bibliothèque pour y trouver les passages antiques qui pensent le XXI^e siècle ?

Le djihadisme, ce n'est pas neuf ?

C'est un détournement vieux comme l'islam de la notion cruciale de « djihad » qui, à l'origine, désigne l'aptitude à penser contre soi-même... C'est le résultat calamiteux d'une lecture littérale des textes sacrés, qui sacrifie l'herméneutique à la certitude de savoir. La nécessité d'interpréter les textes sacrés, de les tenir pour ce qu'ils sont - c'est-à-dire des métaphores - remonte, au moins, au Traité théologico-politique de Spinoza (XVII^e siècle)... Que nous apprend le djihad, sous la forme infâme qu'on lui connaît aujourd'hui ? Qu'il existe un nihilisme musulman comme il existait un nihilisme chrétien (que Nietzsche avait repéré au XIX^e siècle). Par « nihilisme », il ne faut pas entendre la disparition des valeurs ou la mort de la croyance, mais au contraire l'érection de valeurs absolues, divertissantes, destinées à combler le désarroi d'une conscience avisée que le néant l'attend. Le nihilisme n'est pas de ne croire en rien, mais de recouvrir sa propre incrédule par des certitudes dont la vio-

lence renseigne sur l'impiété qui les anime.

C'est un opium ?

Pire que le Captagon !

Invoquer les valeurs chrétiennes pour « riposter » ou se protéger de la montée de l'islam, c'est de la même nature ?
C'est un choc de valeurs, et donc un dialogue de sourds. On ne lutte pas contre l'idéologie par de l'idéologie. L'idéologie recouvre un néant. Comme dit Clément Rosset, « l'idéologie est un rien, or rien ne recouvre rien... »

Qu'a-t-on de mieux à proposer ?

Aux populations comme telles, rien, justement. Car les foules ont besoin d'espoir et de crainte. Mais aux individus qui composent ces populations, on peut suggérer de s'interroger sur la valeur des valeurs. Que valent nos propres valeurs ? Quel est l'arrière-monde, ou l'arrière-cuisine, qui donne le jour à des valeurs sublimes et hors d'atteinte ? Pourquoi le courage pue l'orgueil ? Pourquoi le fanatisme respire l'impiété ? De quelle pathologie nos valeurs prétendument absolues sont-elles le symptôme ? C'est le travail des profs...

Quand Nicolas Sarkozy dit à Anvers que « renoncer à inscrire les valeurs chrétiennes dans la Constitution européenne était de la lâcheté politique » et que le président de la N-VA Bart De Wever en appelle aux Lumières contre l'arrivée de l'islam, que font-ils ?

Ils ne font rien, précisément. Ils opposent une identité à une autre, comme on oppose le noir au blanc. Encore une fois, aucune valeur n'arrive au talon de son décryptage. Nietzsche est, en cela, immensément utile. « Le besoin d'une foi puissante, écrit-il, n'est pas la preuve d'une foi puissante, c'est le contraire. » Dire à l'intégriste qu'il a tort de croire comme il croit, est inutile parce qu'il le sait déjà, sinon il ne « croirait » pas de cette façon. Le problème du fanatisme, c'est son impiété, soit le sentiment que Dieu est suffisamment misérable pour avoir besoin de son aide. A quoi sert-il de dire « vos valeurs sont mortifères » à celui qui tue en leur nom ? Opposer une valeur à une autre, se flatter soi-même de détenir les seules valeurs acceptables et s'interdire d'interroger ce qu'il peut y avoir de mortifère dans ses propres valeurs ne sert à rien.

Pourquoi l'absence de « racines » pousse-t-elle vers nationalismes, extrêmes ou religions ?

C'est que la liberté est un fardeau. Nietzsche encore : nous sommes tous tantôt chameau, tantôt lion et tantôt enfant. Le chameau incarne celui qui se charge du poids des « valeurs esclaves », le lion désigne celui qui rejette ces valeurs et leur fait un bras d'honneur, l'enfance évoque le rétablissement de « l'innocence du devenir par-delà Bien et Mal » et la capacité de comprendre que la meilleure façon d'aimer et de résister, est de consentir. Ce sont les trois étapes de la « métamorphose de l'esprit ».

Le stade du chameau est très intéressant car c'est la bête de somme. Et pendant longtemps on a cru qu'il fallait libérer le chameau, du poids des valeurs esclaves. Or en se chargeant des valeurs esclaves, le chameau se dispense d'un fardeau plus lourd encore, qui est celui d'être responsable de ses actes. L'avantage des identités ou des religions, c'est-à-dire l'avantage de ce qu'on est dispensé de discuter, de ce qu'on ne nous reproche pas de laisser indiscuté, c'est que précisément, cela soulage de cet effort qui consiste à assumer la difficulté d'être là, de faire ce qu'on a à faire, de penser le

monde séparément du besoin qu'on en a, d'aller au-delà de soi-même dans le calcul de l'existence.

Que peut le politique ?

Rien du tout. Faire de la politique, c'est neuf fois sur dix, épouser le sens du vent pour une fois de temps en temps, prendre le contre-pied de son opinion et se mettre en position de pédagogue. Au fond, c'est cela qu'on peut espérer. Quand Mitterrand fait passer la peine de mort, ou quand Chirac prononce le « discours du Vel D'hiv » dans lequel il reconnaît la responsabilité de la France dans la déportation de ses juifs, ils malmenent les chameaux, mais c'est bien rare. ■

BÉATRICE DELVAUX

Raphaël Enthoven

Fils du romancier Jean-Paul Enthoven et de la journaliste et écrivain Catherine David, Raphaël Enthoven (40 ans) est

diplômé de Normale sup et agrégé de philosophie. Il a enseigné la philo à Polytech et donne cours en seconde et en première dans un lycée. Il a animé nombre d'émissions de philosophie en radio, très populaires, qu'on peut reécouter sur le site «La philosophie avec Raphaël Enthoven»

PHILOSOPHIE DE VIE

« Le divertissement, une cécité volontaire »

Vous dites que les gens ne peuvent pas vivre toute leur vie en se divertissant ?
Le divertissement est une cécité volontaire, une façon de regarder ailleurs pour ne pas voir qu'on va mourir. En cela, le divertissement est une modalité de l'angoisse qu'il essaie de fuir parce qu'il en est conscient. Mon travail consiste à mettre les yeux, des uns et des autres, sur ce qu'ils n'ont pas envie de voir ou sur ce qu'ils savent déjà et que pour cette raison, ils n'ont pas

envie de savoir.

Et cela leur apporte...

Du chagrin, de l'agacement, du déplaisir... mais aussi la joie de comprendre que la vérité qui dérange est en fine de meilleure compagnie que l'illusion qui reconforte.

Cela aide à vivre mieux ?

J'aimerais bien que ça y contribue ! Mais j'avoue que ça n'arrive guère. En tout cas à court et moyen terme, il vaut mieux avoir la tête ailleurs pour vivre mieux. A plus long terme, cela se discute. Il n'est pas dit qu'on vit moins bien quand on essaye autant que possible de ne pas recouvrir le

monde de l'idée qu'on s'en fait. C'est un travail de fond sur soi-même, qui consiste à passer de l'état de celui qui prend ses désirs pour des réalités, à celui qui prend la réalité pour son désir.

Votre notice Wikipedia est consacrée pour moitié à votre vie privée ?

Ça prouve juste que je n'en suis pas l'auteur ! J'ai décidé une fois pour toutes, que cela ne devait pas m'empêcher de faire mon travail, ni même d'aller dans les médias. Car il y a des espaces où on peut faire un travail sérieux. Pas une fois sur France Culture, je

n'ai parlé différemment aux auditeurs qu'aux étudiants qui passent l'agrégation. Même degré d'exigence, même franchise, même partage. Et sur Europe 1, je n'ai pas l'impression de faire le philosophe de service. Au contraire. Certains philosophes se sont-ils perdus dans la médiatisation ?

La médiatisation de l'intellectuel remonte à Voltaire ! Aujourd'hui, tous les adversaires de la société du spectacle sont des superstars. Sans compter Michel Onfray qui va sur toutes les chaînes pour annoncer qu'il n'y paraîtra plus...

discours « Refuser de traiter certains sujets ? Jamais ! »

Pourquoi avoir accepté une chronique quotidienne sur l'actualité ?

Mon cahier des charges est paradoxal, puisqu'il s'agit d'injecter du « temps long » dans un intervalle de 2 minutes 30, comme si la longueur du temps n'était plus seulement une affaire de quantité... La contrepartie est d'être aussi près que possible de l'événement lui-même, dans la position (chère à Raymond Aron) du « spectateur engagé », qui se met à distance de l'événement qui, pourtant, le concerne aussi.

Certains experts refusent que leur science serve à expliquer l'immédiat ?

C'est un lieu commun qui remonte à Hegel. « La chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit. » écrit-il dans les principes de la philosophie du droit. Autrement dit, le temps de l'action n'est pas celui de la réflexion ; la réflexion est consécutive à l'action. L'anti-hégélien que j'essaie d'être n'adhère pas à cela. Je refuse d'opposer les deux, ou de les tenir pour successifs. On peut réfléchir en agissant et on peut injecter de la médiation immédiatement. Il s'agit de coller à l'événement – et non d'y être accolé –, en travaillant, par exemple, sur ce dont cet événement est l'écho, idéologiquement, ou dans l'histoire. Ce mercredi par exemple, j'ai consacré ma « Morale de l'info » à

ceux qui font une différence entre les attentats de janvier et de novembre, au motif que certains tempéraient la gravité des événements de janvier en faisant valoir que les dessinateurs, les juifs (c'est-à-dire, dans leur esprit, des Israéliens) et les policiers « ne l'avaient pas volé »... Alors qu'en novembre, les gens qui buvaient un coup, eux, n'avaient « rien fait de mal ». Or un tel discours est l'émanation directe et inconsciente de la parole de Raymond Barre au début des années 80, alors Premier ministre, qui, le soir de l'attentat contre la su-

